

A LA MÉMOIRE
DE
FRÉDÉRIC HENRIET

ARTISTE PEINTRE
ET ÉCRIVAIN CHAMPENOIS

NÉ A CHATEAU-THIERRY LE 6 SEPTEMBRE 1826

ET DÉCÉDÉ A CHATEAU-THIERRY

LE 24 AVRIL 1918

DISCOURS

*Prononcé par M. POMMIER, Vice-Secrétaire de la Société
Historique et Archéologique de Château-Thierry
sur la tombe de notre regretté Vice-Président et Collègue*

FRÉDÉRIC HENRIET

MESDAMES, MESSIEURS,

Au nom de la Société Historique et Archéologique de Château-Thierry, au nom de l'Association des Anciens Élèves du Collège Jean de La Fontaine, j'ai le pénible devoir et le grand honneur de dire à l'ami cher qui nous quitte, au collaborateur précieux que nous perdons, un cordial et dernier adieu.

Frédéric Henriet naquit à Château-Thierry, le 6 septembre 1826, d'une famille d'honorables commerçants. Il termina, au collège de notre ville, après les avoir commencées à Soissons, ses études classiques et obtint en Sorbonne le diplôme de bachelier ès-lettres. Ses parents voulurent faire de lui un magistrat, carrière qu'ils avaient déjà choisie pour son frère aîné. En fils respectueux de la décision paternelle, il franchit donc un jour le seuil de l'École de Droit, non sans quelque déplaisir cependant, et avec le vague sentiment qu'il commettait une erreur. Elle fut assez vite réparée. Ses grades conquis, il fit son stage d'avocat, comme il est de règle, avant d'entrer dans la magistrature, mais, entre temps, poussé par une force irrésistible, il sacrifia tant et si bien à ses goûts que ceux-ci finirent par devenir les maîtres de la situation.

La nature avait voulu faire de lui un artiste ; elle n'entendit point que son dessein fut contrecarré. Aussi, à quelque temps de là, le retrouvons-nous à Jouarre, où il avait loué pour l'été

une maisonnette rustique d'où il partait chaque matin, dès l'aurore, non pas avec un code sous le bras, mais des pinceaux et une palette à la main, en quête d'un paysage à fixer sur la toile. Dans notre belle vallée de la Marne, il n'avait guère que l'embarras du choix.

En recevant un de ses premiers tableaux, *Les Corbiers, près de Jouarre*. le Salon de 1865 lui donna ce que recherche tout artiste, la consécration officielle. Depuis, et pendant vingt-cinq ans, il participa aux expositions annuelles.

Du maître qu'il fut et de l'œuvre qu'il laisse, il appartient à des compétences beaucoup plus qualifiées de dire un jour tout le bien qu'ils méritent.

Frédéric Henriet avait fait trois parts de son activité intellectuelle. Il consacra la première à la peinture, la seconde à la littérature et la troisième à l'histoire, et il était si heureusement doué à tous égards qu'il aborda ces trois genres avec un égal succès. Ce n'est que tardivement qu'il vint à l'histoire; ce qui l'y décida sans doute, fut le grand attachement qu'il témoigna toujours à son pays natal. Quand on aime bien sa petite patrie, on est curieux de son passé, si modeste soit-il...; aussi le vit-on « lui qui professait, nous dit M. Moreau-Nélaton, le dédain des artistes pour les grimoires poudreux » se plonger avec délice dans la lecture de nos archives locales afin d'en extraire la substance, le fond solide de ses nouvelles études.

De 1878, époque à laquelle il fit partie de la Société Historique et Archéologique de Château-Thierry jusqu'à l'heure de sa mort, il ne cessa, par une collaboration aussi assidue que brillante dont tous ses collègues lui sont d'autant plus reconnaissants qu'ils surent en apprécier la valeur, il ne cessa, dis-je, d'enrichir nos annales de ses intéressantes découvertes historiques et réussit à en faire une publication des plus instructives et des plus attachantes. Il y traita les sujets les plus variés. En 1898, ayant à renouveler son bureau, la Société le choisit comme vice-président.

Parmi les morceaux les plus remarquables, nous citerons : *L'Hôtel-Dieu de Château-Thierry*, *Le Trésor de l'Hôtel-Dieu*, deux études magistrales. *Une tour de nos vieux remparts*. *Le Comte de Nieuwerkerke*, qui fut directeur des Musées sous l'Empire et qui, lors de la réorganisation du service des

expositions annuelles, n'hésita pas à confier un des postes à Frédéric Henriet, son compatriote. Il ne pouvait mieux choisir. *Henri Pille et son œuvre, La Vie et l'Œuvre d'Adolphe Varin, Corot, Léon Lhermitte*, puis l'histoire le reprenant, *La Rue du Château, La Rue Jean de La Fontaine, Le Château et l'Église de Montmort*.

Cette rapide énumération à laquelle nous devons nous borner, ne rappelle qu'une faible partie de son prodigieux labeur.

La disparition de ce chercheur infatigable laisse parmi nous un vide qui sera difficilement comblé. C'est que ce savant n'avait jamais cessé d'être un artiste et que tout ce qu'il écrivait prenait vie et couleur sous sa plume alerte et bien française et portait toujours la marque d'un cœur poétique et tendre.

Et que dire maintenant de l'homme que tout le monde connaissait, aimait et respectait à Château-Thierry. Sa bonté naturelle, son exquise courtoisie, sa bonhomie souriante et fine, sa grande modestie en faisaient presque un être d'exception. Sa modestie ! Elle fut peut-être un obstacle au plein développement de son talent. Il a dit lui-même : « Je n'ai pris de la carrière artistique que les fleurettes », mais quel gracieux et joli bouquet il sut en faire ! S'il fut heureux cependant autant qu'homme puisse l'être ici-bas, c'est probablement parce qu'il fut très modeste. Doué d'une intelligence d'élite, au service d'une haute et pure conscience, Frédéric Henriet demeurera dans notre souvenir fidèle à l'amitié, l'une des plus belles figures que nous ayons connues.

A son fils, M. Maurice Henriet, notre excellent ami à qui son père transmit par le sang et l'éducation les meilleures de ses qualités, à Madame Maurice Henriet, à leurs enfants et à toute sa famille, nous adressons une fois encore l'expression de nos très vifs et très sympathiques regrets.

Bien cher maître, adieu ! Reposez en paix.

D'autre part, nous extrayons du Journal *Les Débats* l'article consacré par André Michel à la mémoire de Frédéric Henriet :

« J'ai noirci pas mal de papier en ma vie et je ne suis point un écrivain. J'ai barbouillé bien des mètres de toile et je ne suis pas un peintre. Je suis et n'ai jamais voulu être qu'un *amateur-artiste*. Je ne sais si je ne m'abuse, mais je me flatte que cela vaut un tantinet mieux qu'un *artiste-amateur*... Artiste par goût, je suis bourgeois de naissance, bourgeois par état et par tempérament... Je n'ai pris de la carrière artistique que les fleurettes;... je n'ai eu d'autre souci que de vivre à ma guise, dans mon indépendance de bourgeois vieux modèle, de peindre, d'écrire à mon heure dans un complet désintéressement du qu'en *dira-t-on* mondain... »

Après avoir lu cette confession que Frédéric Henriet écrivait en 1890, au seuil de la vieillesse, à soixante-quatre ans, on aurait pu répéter, en l'altérant un peu, le vers de Héredia :

Va, tu sais à présent qu'Henriet est un sage !

Il a continué jusqu'à quatre-vingt-douze ans cet usage modéré et philosophique de la vie, redoutant par-dessus tout d'irriter Némésis et il s'est doucement éteint, il y a quelques jours dans son ermitage de Château-Thierry, où il s'était retiré depuis 1894, ayant jusque-là partagé son temps entre son pied-à-terre de la rue du Pré-aux-Clers et ses longues villégiatures de *Paysagiste aux champs*, aux bords de la Marne, dont il fut le peintre, l'historien et le poète. Il y a quatre ans, M. Etienne Moreau-Nélaton, qui, de son logis de Fère-en-Tardenois et au cours de ses pèlerinages aux *Églises de chez-nous*, voisina beaucoup avec lui et s'assit souvent au foyer de Philémon et Beaucis, consacrait à *Mon bon ami Henriet* une délicieuse plaquette pleine de bonhomie, de cordialité et fleurant bon les plus savoureux arômes de notre province française et des braves gens de chez-nous. Il y rappelait que l'aimable vieillard qui, « satisfait de son destin borné », n'avait plus d'autre désir que d'achever sa vie, comme le Gallus de Héredia, « où jadis il est né » avait été le collaborateur du comte de Nieuwerkerke au Louvre, celui du marquis

de Chennevières aux Beaux-Arts, qu'il avait collaboré à l'*Artiste*, écrit beaucoup d'articles et de chroniques dont plusieurs réunis en volumes comme le *Musée de la Rue*, rédigé d'érudits mémoires d'histoire locale pour les *Annales de la Société Historique et Archéologique de Château-Thierry*, essayé (ce qui est moins bien) de la critique d'art — et, non sans d'honorables succès, de l'art — paysagiste délicat et sincère de son cher coin de terre, de sa Marne familière, à qui on pouvait appliquer le mot de l'aimable poète André Lemoyne sur ses propres poésies : « Après tout, c'est encore moi qui aurai donné, bien mieux que beaucoup d'autres, la petite note émue du paysage contemporain ! »

Mais il était défiant de soi-même, modeste, sans ambition, timide même (il résumait son expérience dans cet *aphorisme* : « l'homme timide contemple ses bottes ; il se flatte que cette « opération le cache à tous les yeux »), et ce n'est pas aux suffrages des hommes qu'il demanda ses raisons de vivre et le secret du bonheur.

